



Pour citer cet article :

Henri Joubrel, « Une belle figure, Henry Van Etten »,
Tribune de l'enfance, n°58, décembre 1968, p. 50-53.



Henry van Etten

par Henri JOUBREL.

La dernière fois que j'ai pu le voir, malgré toutes ses lettres ultérieures me pressant de venir partager un des ses repas dans l'H.L.M. où il finissait pauvrement ses jours auprès de son épouse, à Châtillon-sous-Bagneux, c'est en mai 1966 : au stage que j'organisais au C.E.P. de Montry en Seine-et-Marne, sur « vingt-cinq ans de rééducation en France des jeunes socialement inadaptés ».

Avant ou après six autres pionniers sur ce terrain, auxquels les éducateurs spécialisés français doivent tant (mais les moins anciens, aujourd'hui, sans en avoir, bien sûr la moindre idée) : Jean Chazal, Paul Lelièvre, Michel Lemay, Paul Lutz, Jean Muriel, Jean Pinaud, il était venu accompagné, j'allais écrire soutenu par un huitième : Roland Assathiany, notre fraternel et si utile protecteur, son compagnon des presque premiers jours.

Mais lui avait déjà 74 ans, et la fatigue coupait sa voix, creusait son visage, son corps, maintenant maigre à l'extrême. Il avait néanmoins prononcé une brève allocution, très chaleureuse (dont certains, dans leur ignorance, avaient sans doute souri !), pour dire aux stagiaires : « Vous n'êtes certainement pas satisfaits. Le propre de la jeunesse est d'en vouloir toujours plus. Mais si vous saviez quelle était la situation voici une trentaine d'années... Pour ma part, je suis heureux. Car des principes pour lesquels j'ai combattu sont désormais admis de tous ».

*
**

Je lui dois mon orientation. En 1931, à dix-sept ans, étudiant en droit à Rennes, secrétaire « à temps perdu » (!) d'un autre précurseur, le conseiller à la Cour d'appel chargé de la protection de l'enfance, également (mais oui...), commissaire régional pour la Bretagne des Eclaireurs de France, j'avais entendu, sur le sort effroyable réservé à l'époque aux mineurs traduits en justice, une conférence enflammée de ce quaker, c'est-à-dire trembleur (mais devant Dieu seulement). Car cette conférence avait été provoquée par l'invitation de ce vieux magistrat-éducateur aux idées hardies.

On s'enthousiasme sans peine, à cet âge. Je lisais bientôt L'enfance coupable, ce mince bulletin à couverture verte édité sans res-

sources par Henry van Etten, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris, siège français de la « Société des Amis », autre nom de cette secte religieuse intransigeante, ordonnant à ses membres de, par exemple, ne jamais porter les armes, ni d'user du droit de légitime défense, ni de prêter serment en justice, ni d'accepter aucune hiérarchie — comme de ne prier qu'à titre individuel : de cette secte fondée en Angleterre, en 1654, par le cordonnier Georges Fox et le juriste William Penn (qui a laissé son nom à l'Etat américain de Pennsylvanie) ; de cette secte qui ne compte plus, et surtout dans les pays anglo-saxons, qu'à peu près deux cent mille disciples.

Trois ans plus tard, devenu avocat stagiaire et acceptant à ce titre, du Bâtonnier de l'Ordre, un nombre élevé de causes de mineurs, je cédai à l'amicale insistence du directeur-éditeur-rédacteur en chef-metteur en pages-secrétaire (manuel) de ce bulletin pour y collaborer. Toutes les initiatives parvenant à notre connaissance et nous paraissant encourager la révolution éducative nécessaire y étaient commentées.

Ultérieurement, je devais la conduire à changer son titre pour celui, plus large et plus constructif, me semblait-il, de Sauvons l'enfance. Ultérieurement encore, je devais favoriser sa fusion, car elle était financièrement très précaire, avec La Revue de l'Education surveillée : mais ce, sur la suggestion même du responsable de celle-ci, alors inspecteur ou déjà sous-directeur de cette administration, Paul Lutz, scout de France, à l'âme également militante et toujours novatrice. Ainsi naquit Rééducation.

Ces circonstances me permirent de fréquenter souvent et de mieux connaître notre apôtre réformateur. Il avait du caractère, autrement dit : maintes fois mauvais caractère. Bien que je n'aie jamais eu, pour ma part, à en souffrir de la moindre façon, j'ai été le témoin, rue Guy-de-la-Brosse, de scènes assez étonnantes. Elles dérivait de son aptitude à s'indigner.

Mais cette fougue ne fut-elle pas, avec sa foi, le moteur même de toute son action ? Dans le même genre, mais avec certes moins de talent littéraire, et donc une beaucoup moins large audience, que l'actuel directeur de La Tribune de l'Enfance, Alexis Danan (lequel pouvait, aux environs de 1936, allumer la « une », notamment, de Paris-Soir sur le scandale des « bagnes d'enfants » et « convoquer », dans des cellules où croupissaient des mineurs jugés rebelles, le Garde des Sceaux de l'époque, Marc Rucart), il luttait sans relâche contre les errements de l'administration publique ou du secteur privé. Et sans peur. C'était un contestataire. Un peu Don Quichotte, avec ce mérite particulier, soulignable aujourd'hui, de se battre presque seul, le visage découvert et les mains nues. Donc de risquer gros, y compris l'emprisonnement.

*
* *

Les prisons, il y est beaucoup allé. Mais pour y apporter des colis de vivres ou de vêtements à des détenus. Et ce sans aucune discrimina-

tion puisque sa seule haine était la guerre ; que la vraie patrie de ce Néerlandais d'origine (qui devait plus tard vivre en Allemagne puis aux U.S.A., marier sa fille à un Allemand) était l'humanité, la souffrance des « enfants de Dieu ».

Pour ces motifs, il a aussi bien secouru des Français incarcérés par les troupes allemandes, pendant leur occupation de notre territoire, qu'à la libération des soldats germaniques ou certains de nos compatriotes, dont certains célèbres (tel Sacha Guitry), qualifiés, à tort ou à raison, de « collaborateurs ». Dans un de ses livres, *La vie d'un quaker*, où il relate presque toute son existence, il en fait mention au passage.

Mais sa véritable attirance allait à la jeunesse, parce qu'elle est faible, malléable, perfectible, et qu'il l'avait vue si maltraitée.

Pour avoir tant combattu, par ses articles, ses conférences, ses démarches, en faveur de celle dite « coupable », il accepta des postes de responsabilité directe pour elle. Juste à la fin de la seconde guerre mondiale, il devint le directeur, avec un sous-directeur allemand, d'un centre de « rééducation » pour adolescents, créé conjointement par les autorités fédérales et le Haut-commissariat de la République française en Allemagne.

C'est à lui que nous devons l'Association internationale des éducateurs de jeunes inadaptés. En effet, son souci permanent de solidarité, d'amitié humaines, l'avait incité à me demander, très peu après sa prise de fonctions, de réunir un groupe important d'éducateurs français pour rencontrer plusieurs jours, à Spire, ville la plus proche de son Centre, des collègues de la nation écrasée par les armes. Des fonctionnaires, des magistrats allemands vinrent aussi, pour une visite ou un exposé.

L'atmosphère fut réciproquement si respectueuse, malgré les cendres encore chaudes, que chaque année suivante la rencontre se renouvela. D'autres étrangers purent y être conviés, notamment des Belges et des Hollandais. L'un de ces derniers, polyglotte et vigoureux, grand voyageur, pédagogue de bon sens et de longue pratique, D.Q.R. Mulock Houwer, finit par accepter la première présidence d'un groupement qui fut juridiquement constitué. De cette manière naquit officiellement, à Pâques 1951, dans un chalet de la Forêt noire, l'A.I.E.J.I.

Une des joies de Henry van Etten, à son crépuscule, fut de savoir que cette association, admise dès 1960 au bénéfice du statut consultatif B auprès du Conseil économique et social des Nations Unies comme de l'Unesco, fédère déjà dix-huit associations nationales, disséminées sur tous les continents. Là encore, son grain avait germé.

*
**

Après sa direction du centre de Schloss-Ardeck laissée, ainsi qu'il convenait, au sous-directeur allemand, il accepta celle du foyer de

Beuzevillette, en Seine-Maritime, matériellement créé, mais bien pauvrement, grâce au zèle d'un autre quaker, professeur au lycée du Havre, décédé voici peu (1) ; puis celle d'un autre foyer, alors également misérable, rue Fessart, à Paris, pour accueillir à la fois des mineurs délinquants et des adultes sortis de prison.

Mais sa santé l'entravait de plus en plus. Bientôt elle le contraignit à mettre fin à une activité intense. Son rendement, son humeur s'en ressentirent. Alors il décida de rejoindre, accompagné de sa femme, leur fille et leur gendre, donc Allemand, devenus responsables d'un motel, aux Etats-Unis.

Il y rédigea quelques articles sur la jeunesse américaine en danger moral. Mais le climat lui fut des plus défavorables. Il revint très malade en France, et dans un dénuement presque complet. Des amis s'affairèrent à le loger, puis à l'aider, pour lui permettre l'usage d'un petit appartement, près de notre capitale. Ses dernières années en furent moins pénibles, grâce aussi à quelques brefs séjours à bas tarifs dans les Alpes-Maritimes.

*
**

En novembre, posté d'Allemagne, à Karlsruhe, et portant cette épitaphe : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... Que votre cœur ne se trouble point. (Jean 14/27) », un carton faisait savoir que Henri van Etten venait de s'éteindre, dans sa soixante-seizième année, à Magagnosc, près de nos rives méditerranéennes, où le soleil atténuait ses crises d'étouffement.

Ne nous troublons donc pas. Mais sachons nous souvenir. Et réfléchir.

(1) Henri Colleu, l'un des fondateurs du premier Comité de Vigilance du Havre. — A. D.